

Affinités électives

30 livres du xx^e siècle

Librairie Walden

Hervé & Eva Valentin

9 rue de la bretonnerie

45000 Orléans

p. 06 74 25 29 79

p. 06 81 03 83 49

t. 09 54 22 34 75

contact@librairie-walden.com

Tous les livres et documents sont présentés complets et en bon état, sauf mentions contraires.

Les mesures sont exprimées en mm.

Nos factures tiennent lieu de certificat d'authenticité.

Les prix sont nets, indiqués en euros.

Conditions de vente conformes aux usages du Syndicat de la Librairie Ancienne et Moderne.



S L A M 



Affinités électives

30 livres du xx^e siècle

Catalogue 29

NOVEMBRE 2015

Antonin Artaud à Philippe Soupault
Binet-Valmer à Mme de Jouvenel
Pierre Boulle à André Bourin
André Breton à Raymond Queneau
Albert Camus à Etiemble
Cartier-Bresson à Jean Bazaine et Ruta Sadoul
L.-F Céline à Yvonne Déletang-Tardif
Blaise Cendrars à Moïse Kissing
Jean Cocteau à Joseph Kessel
Colette à Richard Anacréon
René Crevel à Ernest Bota
Georges Duhamel à Louis Jouvet
Paul Eluard à Jean Paulhan
Pierre Emmanuel à Jean Cayrol
Max Ernst à Juliette Verronneau
Eugène Guillevic à Jean-Clarence Lambert
Sacha Guitry à Bernard Bloch-Levallois
Joseph Kessel à Henri Béraud
William Klein à Pierre Barbin
Milan Kundera à Georges Semprun
Valéry Larbaud à Güiraldès
Man Ray à Emile Langui
Maurice Merleau-Ponty à Marguerite Duras
Henri Michaux à Charles Guyot
Henry Miller à Frank Elgar
François Mitterrand à Georges Marchais
Benjamin Péret à Dora Maar
Francis Picabia à Georges Hugnet
Jacques Prévert à Henri Michaux
Boris Vian à Lucien Coutaud

à M. Philippe Soupault

Antonin Artaud

17057 ANTONIN ARTAUD
L'Ombilic des limbes

3 000 euros

avec un portrait de l'auteur par André Masson gravé sur bois par G. Aubert

Paris, Nrf, 'Une Œuvre, un portrait', 1925. 1 vol. (135 x 188) de 74 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE. Un des 43 exemplaires h. c. sur vélin simili-cuве.

Précieux exemplaire qui réunit deux futurs exclus du mouvement surréaliste : Philippe Soupault dès 1926, et Antonin Artaud, en 1927.

Envoi signé : « à M. Philippe Soupault [sic], Antonin Artaud »

Lorsque le recueil est publié en juillet 1925, grâce à Jean Paulhan, Artaud a 28 ans et s'est engagé dans un processus d'écriture qui a déjà abouti à la publication en septembre 1924 d'une correspondance avec le directeur de la *Nouvelle Revue française*, Jacques Rivière. *L'Ombilic des limbes* marque sa véritable entrée en littérature, et le premier texte qu'il puisse offrir à ses nouveaux compères du groupe surréaliste pour lesquels il donne bientôt plusieurs textes, à paraître dans *La Révolution surréaliste*, notamment celui d'avril 1925 qu'il rédige et conçoit presque entièrement. Mais lorsque *L'Ombilic des Limbes* paraît en juillet, les choses auront déjà changé : André Breton a souhaité reprendre la main et les premières divergences apparaissent : Breton refuse d'être publié dans la NRF - Artaud joue le messager avec Jean Paulhan : dès lors, « ... n'y a plus à compter sur les surréalistes. Ils n'accepteront jamais de contrôle sur leurs textes [...]. Breton trouve dérisoire cette proposition de figurer dans une revue en promiscuité avec ce Thibaudet ou un roman d'un Lacretelle quelconque... »

C'est peut-être le seul exemplaire offert à un membre du groupe tant, à partir de cette date, les distances commencent à se prendre. Il n'y a, par exemple, pas d'exemplaire dédicacé dans les ventes André Breton ou les successions Aragon, Péret ou Desnos. Les exemplaires connus avec envois sont ceux de Jean Paulhan, Gaston Gallimard, Pieyre de Mandiargues, Raymond Queneau ou André Masson (qui signe le portrait en frontispice) : autant de noms qui marquent - sauf Masson - une direction plus formelle, et éloignée du réseau surréaliste.

Au grand jour

À la grande nuit ou le bluff surréaliste

800 euros

Paris, Éditions surréalistes, [mai 1927] ;

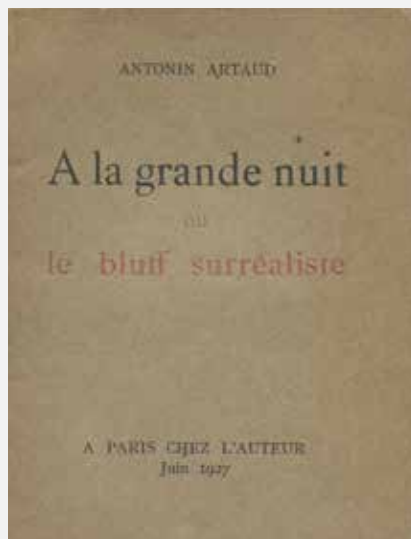
Paris, Chez L'Auteur, [juin 1927]. 2 plaquettes de 50 et 15 pp., agrafées.

ÉDITIONS ORIGINALES

Tirage à petit nombre.

Tampon « *hommage des auteurs* » et *ex-dono* « à Raymond Queneau », de la main de Breton, dans *Au Grand jour*, qui contient cinq textes signés d'André Breton, Benjamin Péret, Louis Aragon, Pierre Unik et Paul Eluard. C'est une violente charge contre Antonin Artaud, qu'ils accusent de n'avoir « *jamais obéi qu'aux mobiles les plus bas. Il vaticinait parmi nous jusqu'à l'écœurement, jusqu'à la nausée, usant de trucs littéraires qu'il n'avait pas inventés, créant dans un domaine neuf le plus répugnant des poncifs* ».

Artaud leur répondra le mois suivant, en juin : *Au Grand jour* va donc succéder *À la grande nuit, ou le bluff surréaliste* : le groupe, d'après lui, « *est mort du sectariste imbécile de ses adeptes [...] Les surréalistes n'ont rien innové et en plus, d'une chose toute spontanée, mais dont les répercussions pouvaient être immenses, ils ont tiré un procédé mécanique où les pires régions de la conscience sont en jeu [...] Que reste-t-il de l'aventure surréaliste ? Peu de choses si ce n'est un grand espoir déçu, mais dans le domaine de la littérature elle-même peut-être ont-ils en effet apporté quelque chose. Cette colère, ce dégoût brûlant versé sur la chose écrite constitue une attitude féconde et qui servira peut-être un jour, plus tard* ».



7179 ANTONIN ARTAUD

Van Gogh. Le Suicidé de la société

1 200 euros

Paris, K éditeur, 1947. 1 vol. (165 x 133) de 80 pp., broché.

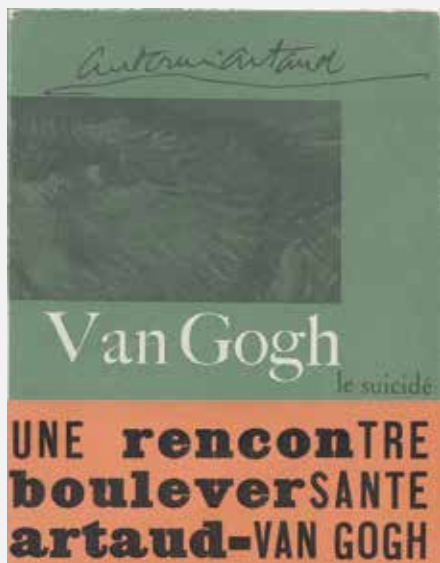
ÉDITION ORIGINALE.

Un des 630 exemplaires sur vélin.

AVEC UNE LETTRE D'HENRY MILLER, évoquant cet essai sur Van Gogh.

À peine sorti de la rétrospective Vincent Van Gogh du printemps 1946, au Palais de l'Orangerie, Artaud veut rendre honneur à la vie et l'œuvre du peintre. Cette étude fera date, et pas seulement en France : en témoigne cet exemplaire, celui du critique Frank Elgar : il contient une longue lettre autographe d'Henry Miller, depuis Big Sur, qui évoque avec son correspondant de nombreux textes, dont « *un petit livre d'Antonin Artaud - « Van Gogh, le suicidé [...] Je l'aime énormément...»*, que lui aura signalé Bezalel Schatz, son futur beau-frère (l'un et l'autre épouseront les sœurs Mac Lure, Eve et Louise). Miller évoque aussi l'une des dernières publications de Frank Elgar (alias Roger Lesbat), sur Léger : « *vos paroles chantent encore dans ma tête. J'ai grande envie de lire d'autres choses de votre main - y-a-t'il des livres, des plaquettes de vous que je puisse obtenir ?* »

Bel exemplaire, avec la rare bande à parution conservée.



16547 BINET-VALMER (JEAN-AUGUSTE-GUSTAVE BINET, DIT)

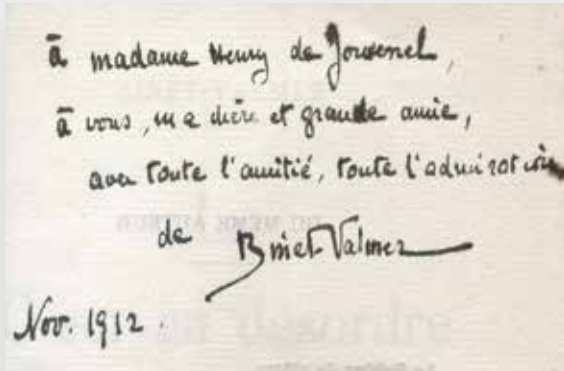
Le Cœur en désordre

300 euros

Paris, Ollendorff, 1912. 1 vol. (218 x 147) de 320 pp., demi-maroquin rouge à coins, dos lisse richement orné de fers et filets dorés, tête dorée, non rogné, couv. et dos cons. (reliure signée de Le Douarin).

ÉDITION ORIGINALE. Un des 25 premiers exemplaires sur Hollande (n°1).

Envoi signé :



à madame Henry de Jouvenel,
à vous, ma chère et grande amie,
avec toute l'amitié, toute l'admiration
de Binet-Valmer
Nov. 1912

À cette date de novembre 1912, il n'existe plus officiellement de Madame Henry de Jouvenel, mais deux femmes peuvent y prétendre : sa première épouse, Claire Boas, et celle à venir, qu'il épouse quelques semaines après cette dédicace : Colette.

Henry de Jouvenel avait épousé, le 26 décembre 1902, Sarah Claire Boas (née en 1879), la fille d'un riche industriel. C'est de cette union que naîtra, le 31 octobre 1903, un fils, Bertrand de Jouvenel, que sa mère, un peu moins de vingt ans plus tard, essaiera de retirer de l'emprise et de la passion qu'aura Colette pour le jeune homme. Elle a divorcé de Jouvenel en 1906 et restera une femme d'influence, en tenant après-guerre un salon politique célèbre au 2, rue Saint Simon où elle accueille Anatole France, Philippe Berthelot, René Maus ou Henri Bergson, qui sera après 1918 le point de ralliement d'une élite internationale. C'est grâce à elle que son mari sera appelé à la rédaction du *Matin*, en 1906, dont il devient vite le rédacteur en chef. C'est là qu'il fera la connaissance de Colette, en juin 1911, qu'il épousera en décembre 1912.

Les choses entre eux deux iront vite puisque, dès la fin de l'été, l'un et l'autre auront rompu, qui avec Isabelle de Comminges, qui avec Missy, non sans drames. Colette s'installe au 57 rue de Cortambert, chez Jouvenel, à partir d'octobre 1911, qui l'engage au service des reportages du *Matin* - pour la changer des billets et nouvelles - et qu'il envoie sur des affaires importantes : elle couvrira par exemplaire la prise de la bande à Bobnnot, en avril 1912 ! Peu après la mort de sa mère, Sido, en septembre 1912, Colette est officiellement présentée à la famille Jouvenel, à Castel-Navol, en Corrèze. Il est temps, car la romancière est enceinte : l'union est célébrée le 19 décembre 1912, à la mairie du XVI^e arrondissement. Colette mènera de front sa grossesse et l'écriture de *l'Entrave*, qui paraîtra en revue à partir du 15 mars dans *La Vie parisienne*. Colette Renée de Jouvenel - Bel-Gazou pour les Lettres - verra le jour le 3 juillet 1913.

Jean Auguste Gustave Binet de Valmer (Binet-Valmer pour son nom de plume), naît en 1875 à Genève. Étudiant en médecine à Paris, il se consacre bientôt à la littérature en publiant plusieurs romans de mœurs à partir des années 1900. Il collabore au quotidien *Comoedia* en tant que critique littéraire, puis au quotidien *Le Journal* à partir de 1911 et donne, depuis 1908, plusieurs articles au *Matin* : à cette date, il connaît forcément bien Henry de Jouvenel, et sans doute aussi Colette, tant le monde de l'édition parisienne se voit, se parle, et se croise.

Cette « *chère et grande amie* » ne semble pouvoir être la première épouse de Jouvenel, Claire Boas, qui ne garde presque aucun lien avec le monde des Lettres. Les relations de Binet-Valmer, en revanche, dureront avec le couple Jouvenel-Colette. Lorsqu'il prendra, en novembre 1920, la tête d'une grande campagne pour que le corps du soldat inconnu soit déposé sous l'Arc de triomphe et non au Panthéon, ce sera par une tribune d'Henry de Jouvenel, le 4 novembre 1920, une semaine avant les célébrations officielles de l'armistice, que les choses s'enclencheront. Et deux ans plus tard, Binet-Valmer engagera comme secrétaire un jeune Belge qui débarque à Paris : Georges Simenon, qu'il recommande à Colette, alors directrice littéraire du journal *Le Matin*. Simenon lui enverra plusieurs textes, que Colette refusera tous. Un seul, « *la petite idole* » retient enfin son attention malgré le scepticisme quant à son écriture, qu'elle jugera trop littéraire et lui conseillant de ne pas faire de la littérature. Le 27 septembre 1923, la romancière accepte finalement de le publier et Simenon rendra hommage plus tard aux précieux conseils reçus de la romancière.

L'exemplaire est donc très vraisemblablement celui de Colette - dont le mariage avec Jouvenel était déjà connu à cette date. D'autant plus que la maison d'édition Ollendorf, où publie Binet-Valmer, est également, jusqu'alors, aussi celle de Colette. Elle y a publié la série des *Claudine* (puis *Minne* en 1904 et *La Vagabonde* en 1910). Le romancier suisse y aura, depuis à peu près les mêmes dates, publié tous ses écrits et il fort probable qu'ils s'y soient croisés.

Bel exemplaire, en demi-reliure de qualité signée Le Douarin. Ex-libris Froissart.



17142 PIERRE BOULLE
La Planète des singes

250 euros

Paris, Plon, [10 janvier] 1963. 1 vol. (125 x 178), broché.

PREMIÈRE ÉDITION DANS LE COMMERCE.

Exemplaire du service de presse. Mention de mille.

ENVOI SIGNÉ : « *À André Bourin, avec l'amical souvenir de Pierre Boulle* »

La publication chez Julliard suit celle de l'édition club du 'Nouveau cercle de livre', imprimée deux jours plus tôt, le 8 janvier. André Bourin, alors rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires*, donnera plusieurs articles sur Pierre Boulle, et l'invitera aux nombreuses émissions littéraires dont il avait la charge.

ALBERT CAMUS

L'HOMME
RÉVOLTÉ

Un vol. in-16 double coursive. 590 fr.
 40 ex. numérotés sur hollande Van Gèleier. 7.000 fr.
 210 ex. numérotés sur par Et Lafont Noivotte. 1.800 fr.
 1.500 ex. numérotés sur papier Macpol, reliés d'après la maquette
 de MARIO PRASSINOS (à prix sans aucune déduction).

« Le propos de cet essai est une fois de plus d'accepter la réalité du moment, qui est le crime logique, et d'en examiner précisément les justifications ; c'est un effort pour comprendre son temps. On estimera peut-être qu'une époque qui, en cinquante ans, détruit, asservit ou tue soixante-dix millions d'êtres humains doit seulement, et d'abord, être jugée. Encore faut-il que sa culpabilité soit comprise. Aux temps naïfs où le tyran rasait des villes pour sa plus grande gloire, où l'esclave enchaîné au char du vainqueur défilait dans les cités en fête, où l'ennemi était jeté aux bêtes devant le peuple assemblé, devant des crimes si candides, la conscience pouvait être ferme, et le jugement clair. Mais les camps d'esclaves sous le bannière de la liberté, les massacres justifiés par l'amour de l'homme ou le goût de la surhumanité, désespèrent, en un sens, le jugement. Le jour où le crime se pare des dépouilles de l'innocence, par un curieux renversement qui est propre à notre temps, c'est l'innocence qui est sommée de fournir ses justifications. L'ambition de cet essai serait d'accepter et d'examiner cet étrange défi.

Deux siècles de révolte, métaphysique ou historique, s'offrent



« *L'homme est périssable. Il se peut ;
 mais périssons en résistant, et si le néant nous
 est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice.* »

16916 ALBERT CAMUS

L'Homme révolté

2 300 euros

Paris, Gallimard, 1951. 1 vol. (120 x 188) de 382 pp. et 1 f. n.ch. ;
 broché.

ÉDITION ORIGINALE. Exemplaire du service de presse.

Envoi signé : « à Etienne, bien cordialement, Albert Camus »

Texte majeur dans l'œuvre, « celui auquel je tiens le plus » dira Camus, *L'Homme révolté* est une réflexion sur les clichés de l'intelligentsia de gauche. Le livre soulève nombres de polémiques dès sa parution, mais la plus importante se fait attendre. Six mois après, le texte est à l'origine d'une polémique entre l'auteur et la rédaction des Temps modernes : Jean-Paul Sartre avait chargé le philosophe Francis Jeanson de rendre compte du livre, ce dont il s'acquitta en écrivant sept pages d'une insigne virulence parues dans le numéro de mai 1952 sous le titre « *Albert Camus ou l'âme révoltée* ». Le secrétaire de Sartre, Jean Cau, fait alors savoir l'auteur qu'une réponse éventuelle de sa part serait publiée dans la revue. L'écrivain démonte alors point par point la critique du journaliste. On lui reproche de penser peu mais de bien écrire, « *s'il est vrai, rétorque-t-il, que mes pensées sont inconsistantes, autant les bien écrire pour limiter les dégâts. Supposez en effet qu'on ait à lire des pensées confuses en style consterner, voyez l'exil !* » Ailleurs il dénonce l'esprit de partis sous-jacent aux remontrances de Jeanson : « On ne décide pas de la vérité d'une pensée selon ce que la droite et la gauche décident d'en faire. » Enfin, l'auteur met en cause, sans le nommer, Sartre lui-même. Celui-ci répondra par dix-neuf pages qui débutent ainsi : « *Mon cher Camus, notre amitié n'était pas facile mais je la regretterai.* » Dont acte.

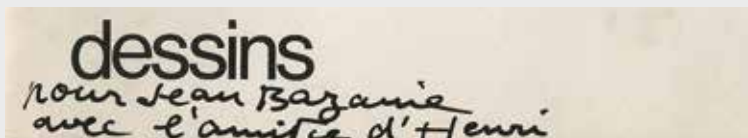
René Étienne sera élu à la Sorbonne en 1955, où il enseignera la littérature comparée jusqu'en 1978 ; il peut être considéré comme l'un des fondateurs de cet enseignement.

Bel exemplaire. Prière d'insérer conservé.

Des bibliothèques Etienne (envoi) et Michel Demont (ex-libris).

L'HOMME
RÉVOLTÉ

a Etienne
 bien cordialement
 Albert Camus



7187-17761 HENRI CARTIER-BRESSON

Drawings

Dessins

l'ensemble, 900 euros

New York, Carlton Gallery, 1975. 1 vol. (295 x 210), [16 pp.], broché.

S.l.n.d.n.é [Forcalquier, Galerie Lucien Henry, 1976]. 1 vol. (295 x 210), agrafé, + **lettre autographe** (1 f.)

ÉDITIONS ORIGINALES.

Catalogues des deux premières expositions consacrées aux dessins du photographe.

Envois signés au feutre noir, sur la couverture : « pour Ruta [Sadoul] - on change d'outil - avec toute mon affection, Henri. P.S. : viens chez nous ; j'aurai une expo. été 76 à Forcalquier » ; « pour Jean Bazaine / avec l'amitié d'Henri ».

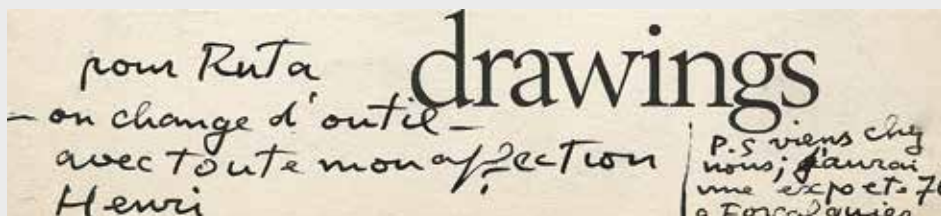
C'est à partir de 1970 qu'Henri Cartier-Bresson se consacre au dessin d'observation, lui qui, d'abord, a voulu être peintre, fréquentant dans les années 1920 l'atelier d'André Lhote. La première exposition a lieu d'abord à New York en 1975, prolongée - et enrichie - à Forcalquier l'année suivante. Elles présentent 44 dessins pour la première, 22 pour la seconde, essentiellement des vues de Paris (Orsay, Louvre, Museum, Tuileries, Montparnasse, Montmartre, Meudon...) et quelques vues de Provence (Oppède, Reillanne, Carluç, Plan de la Tour, Forcalquier...).

L'un et l'autre sont offerts à des proches : Ruta Sadoul est l'épouse de Georges Sadoul, l'historien du cinéma, et ex-beau frère de Cartier-Bresson : sa soeur Jacqueline avait épousé Georges Sadoul en 1937, avant qu'elle ne décède brutalement en 1938. Il épousera Ruta Asya en 1948 et le couple restera très proche de Cartier-Bresson. Quant à Jean Bazaine - arrière-arrière-petit-fils du peintre George Hayter, portraitiste de la reine Victoria - , il aura croisé Cartier-Bresson en 1922 dans l'atelier d'André Lhote, avant de poursuivre à l'Académie Julian et une grande carrière à venir. Henri Cartier-Bresson donnera du peintre un portrait, dans son atelier breton de Saint-Guérolé, réalisé dans les années 70.

Il est joint à l'exemplaire Bazaine une **lettre autographe de Cartier-Bresson** (2 pages, à l'encre) au même. Le photographe est alors tout juste de retour des États-Unis, où il vient de terminer son premier documentaire en couleurs, réalisé pour CBS, *Southern Exposures*, carnet de voyage dans l'Amérique profonde des États-Unis, sous l'angle d'une « alternative à la photographie dans la manière de voir le monde et d'en saisir le mouvement » : « nous venons de rentrer du Mississippi où j'ai fini le tournage dans un bain de vapeur et d'orages [...] ». Cartier-Bresson et Martine Frank, envisagent de se rendre en Yougoslavie, à la recherche « d'eau amère et de froide, et de voir des gens subtils ».

Bel ensemble.

Petites taches sur les couvertures.



17146 LOUIS-FERDINAND CÉLINE

Guignol's band

2 500 euros

Paris, Denoël, 1944. 1 vol. (120 x 186) de 348 pp., demi-maroquin grain long noir à bandes, dos lisse, titre doré, date en pied, tête dorée, couv. et dos. cons.

ÉDITION ORIGINALE

Exemplaire imprimé du service de presse. Bien complet du dépliant photographique en tête.

Envoi signé : « À Yvette Delatang-Tardif, bien amicalement, LF Céline »

Yvette Délatang-Tardif rejoindra les « Amis de Rochefort » dès la création de l'École par Jean Bouhier en 1941. Elle aura donné auparavant plusieurs recueils de poèmes et traductions, elle qui nourrissait une admiration pour les Romantiques allemands et Gérard de Nerval. Prix Stéphane Mallarmé en 1942, elle donne de nombreux travaux critiques dans les années 30, dont un de Mort à Crédit, pour les Cahiers du Sud : « C'est un livre terrible. En vérité, il n'y a pas de place en lui pour le critique. Il n'y a place pour rien (...) Mort à crédit est un bloc, une énorme masse de présence, sans aucune fissure pour nos plus inconscientes finesses « intellectuelles » (...) Pendant 700 pages, la misère de l'homme crie, suinte, déborde, rumine, stagne, jure, halète... Le langage – ce langage de Céline, grossier, scandaleux, monotone, pléthorique, magnifique par éclairs, devient pareil à un géant abominablement isolé, englué dans une bourbe sans espace ni temps, sans passé ni devenir. »

10377 JEAN COCTEAU

Opéra

800 euros

Paris, Stock, 1927. 1 vol. (188 x 120) de 96 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE.

Un des 150 exemplaires sur vélin bouffant réservés à l'auteur.

Envoi signé : « mon cher Jef, voici le livre où j'ai concentré tout. C'est le point final, dur comme une pierre de l'oeuvre dont le Potomak était la préface. L'âme de mon âme, l'âme de la corde qui me retient à la vie. Il paraît en novembre. Je désire que quelques exemplaires attendent cette mauvaise date chez ceux que j'aime. Toi et ta femme je vous embrasse, Jean. P.S. : si tu écrivais sur Opéra et autour d'Opéra le fameux article repoussé à la N.r.f., les annals [sic] le publieront. Dis le pour que j'en parle à Brisson ».

Joseph Kessel tiendra parole puisqu'il donnera dans le numéro du 1er mars 1928 un bel article sur Cocteau, *À propos d'Opéra*, dans *Les Annales* de Pierre Brisson. Kessel et Cocteau se connaissent depuis 1924, pour s'être croisés aux éditions Gallimard, où Kessel avait fait paraître ses deux premiers romans (*La Steppe rouge* et *L'Equipage*) ; le suivant les feront collaborer, puisque *Mary de Cork* se voit illustrer en frontispice du portrait de Kessel par Cocteau.

Magnifique provenance, où Cocteau se livre comme rarement. Cocteau donnera un nouveau portrait de Kessel, près de 40 ans plus tard, en 1964, pour l'édition de ses Œuvres complètes parues chez Lidis.

A naturel
Ya nette
Delete any Tariff
Mon amical
W. Cendrars

Mon Pif
Voici le livre on y a
certaines fois. C'est
le point final des années
cette partie de l'œuvre
sont de l'œuvre, c'est la
profane. L'âme de mon
âme - d'âme de la
corde qui me rejoint
à la vie. Il paraît en
Novembre. Je dans
pas quelques exemplaires attend
cette nouvelle date chez
ceux qui l'ont.

c- Kiki
Blaise

10051 **BLAISE CENDRARS**

Le Plan de l'Aiguille

800 euros

Paris, Au Sans Pareil, 1929. 1 vol. (188 x 125) de 264 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE

Envoi signé : « à Kiki [Moïse Kisling], Blaise »

Débarqué à Paris en 1910, Moïse Kisling devait bientôt faire la connaissance de Cendrars : « À cette époque, les peintres et les écrivains, c'était pareil. On vivait mélangés, avec probablement les mêmes soucis ; on peut même dire que chaque écrivain avait son peintre » dira Cendrars. Et le sien, bientôt, va devenir Kisling, à l'occasion de la guerre, tout autant que l'un de ses plus proches amis : lorsqu'éclate le conflit, Kisling, étranger comme Cendrars, s'engage dans la légion ; comme son frère d'armes, il sera grièvement blessé à la ferme Navarin, au cours de la grande offensive de Champagne. Blaise Cendrars, qui y perdra sa main droite, écrit alors *La Guerre au Luxembourg* qu'illustrera Kisling en 1916.

15173 SAMUEL COLERIDGE

La Chanson du vieux marin

1 400 euros

Paris, Victor Beaumont, 1911. 1 vol. (140 x 205), maroquin fauve janséniste, dentelle intérieure dorée, tête dorée, non rogné, couv. et dos cons., étui bordé (Reliure signée de Pinardon).

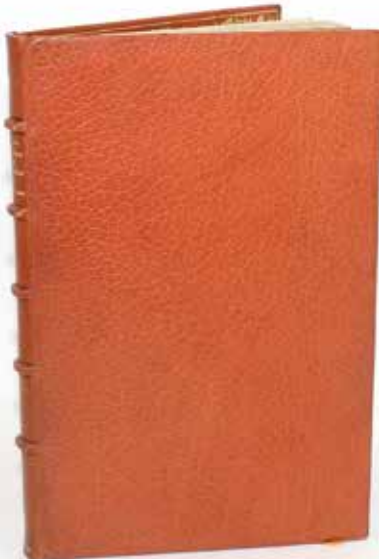
ÉDITION ORIGINALE DE LA TRADUCTION DE VALÉRY LARBAUD.

Envoi signé : « à Ricardo Güiraldès, Valery Larbaud »

Chef d'œuvre de la littérature romantique, *The Rime of the Ancient Mariner* fait l'objet d'un véritable culte et a inspiré nombre d'artistes, de Gustave Doré à Orson Welles. La première traduction française date de 1877, donnée par d'Auguste Barbier - et illustrée par Doré. Valery Larbaud, presque vingt-cinq ans plus tard, propose la sienne à Léon Vanier, qui accepte de publier le travail de cet inconnu de vingt ans. Ce sera son premier travail de traduction, publié en août 1901 dans la revue *La Plume*. Il n'aura de cesse de la retravailler pour la parfaire afin de pouvoir la publier en édition séparée. Elle sera imprimée à petit nombre en 1911, chez Victor Beaumont.

Valery Larbaud ne cessera de faire passer les frontières aux écrivains, dans l'intime clandestinité du goût : Joyce, Butler, Borges, Whitman, Gomez de la Serna... jusqu'à Ricardo Güiraldès : ce poète et romancier argentin devint un proche de Larbaud, qui l'introduisit après-guerre dans les milieux littéraires français et lui fera notamment découvrir la librairie d'Adrienne Monnier. En hommage à Larbaud, Güiraldès donnera le nom de Valerio Lares à un personnage de son roman, *Xaimaca*, dont Larbaud donnera les premières critiques, en janvier 1928. Larbaud aura auparavant publié ses *Lettres à deux amis* (in *Commerce*, été 1924) i.e. Ricardo et Adelina Güiraldès, saluant au passage la naissance de la revue *Proa*, aux côtés de Jorge-Luis Borges.

Un exemplaire du texte qui fut le premier que Larbaud traduisit, offert à l'un de ses amis et romanciers sud-américains favoris est évidemment significatif. Fin lettré et bibliophile, Güiraldès ne manqua pas de faire habiller l'exemplaire par l'un des meilleurs relieurs classiques du temps, Pinardon. Son atelier sera repris en 1925 par deux jeunes artisans promis à un grand avenir : Marcellin Semet et Georges Plumelle.



17172 COLETTE

Chéri. La Fin de chéri

1 200 euros

Paris, Arthème Fayard & Cie, Éditeurs, s.d. [1920] et Ernest Flammarion, Éditeur, s. d. [1926]. 2 vol. (120 x 187), demi-marochin rouge à coins, double filet doré bordant les plats, dos à nerfs orné, tête dorée, non rogné, couvertures cons. (Reliures signées de Semet & Plumelle).

ÉDITIONS ORIGINALES

Un des 550 exemplaires sur vélin de Lafuma,

Un des 250 exemplaires sur hollandaise.

Tous deux contiennent un envoi signé de Colette à Richard Anacréon ; le second se plaignant de l'amputation de son texte par l'éditeur : Flammarion a en effet oublié, à la composition, une partie du manuscrit de Colette et 32 pages sont manquantes ! Richard Anacréon a fait insérer dans l'exemplaire, au moment de le confier à la reliure chez Semet et Plumelle, les 16 fameux feuillets, qu'il extrait d'un tirage postérieur (l'erreur sera réparée à partir du 45e mille). Comme à son habitude, Anacréon aura pris soin de truffier son exemplaire, ici avec un **petit billet autographe de Colette** qui précise les phrases liminaires du texte en déficit.

Les deux volumes sont offerts à Richard Anacréon, natif de Granville, dans la Haute Ville où un très beau musée porte aujourd'hui son nom. A à peine vingt ans, il rentre dans l'administration du Petit Parisien, pour un remplacement de trois mois : il y restera plus de vingt, jusqu'en 1940, côtoyant les écrivains et poètes de l'époque. C'est pendant ses années qu'il rencontre Colette, qui devient la marraine de la librairie qu'il décide alors de créer, au 22, rue de Seine, qu'il baptise « l'Originale ». Richard Anacréon fera don à sa ville natale de sa collection composée d'œuvres d'art et de plusieurs centaines d'éditions originales ou précieuses, toutes truffées et constituant un ensemble sans guère d'équivalent. Parmi celles-ci, un autre exemplaire de La Fin de Chéri : Colette y écrivit de sa main les 32 pages du fameux chapitre oublié par l'éditeur !

De la bibliothèque Richard Anacréon, avec ex-libris dessiné par Decaris.

Très bel exemplaire.



5370 RENÉ CREVEL

Le Clavecin de Diderot

300 euros

Paris, Édit. Surréalistes, [avril] 1932. 1 vol. (142 x 195) de 165 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE.

Un des 200 exemplaires sur papier vert.

Envoi signé : « à Ernest Bota, ce déjà vieux livre en remerciement des renseignements qu'il me donne pour celui que je suis en train d'écrire. R. Crevel 1932 »

Ernest Bota, signa dans la 'Tribune libre' de *La République* (3 sept. 1930) un article sur *Les Responsabilités de la Hongrie dans la guerre mondiale* (1914-1918). Il est à parier qu'il s'inscrivit par la suite dans le sillage de l'A.E.A.R. (association des écrivains et artistes révolutionnaires) auquel Crevel appartient. Les « renseignements » évoqués par l'auteur devaient être de nature politique et propre à nourrir le livre en cours qui n'est autre que *Les Pieds dans le plat*.

2165 GEORGES DUHAMEL

L'Œuvre des athlètes. Lapointe et Ropiteau

400 euros

Paris, Gallimard, 1920. 1 vol. (125 x 190), broché, étui-chemise plein papier à décor de filets dorés, chemise avec titrage doré « exemplaire Louis Jouvet ».

ÉDITION ORIGINALE.

Mention fictive de deuxième édition.

Envoi signé : « À Louis Jouvet, qui n'avait pas attendu l'Œuvre des athlètes pour prouver qu'il était un grand comédien. Hommage reconnaissant, G. Duhamel, mai 1920 »

Après deux années souvent difficiles à New-York, où Jacques Copeau avait décidé d'installer la troupe, c'est le retour en France. C'est cette pièce de Georges Duhamel, *L'œuvre des athlètes*, qui sera la première pièce française que Jouvet interprétera à son retour : le théâtre du Vieux-Colombier rouvre ses portes à Paris en janvier 1920 et Jouvet remonte sur les planches en avril pour le rôle de Filliatre Demelin.

L'auteur et son dédicataire, Louis Jouvet, se sont connus au temps des 'rencontres du Limon', demeure de Jacques Copeau près de la Ferté-sous-Jouarre ; s'y retrouvaient Blanche Albane, épouse de l'auteur, Roger Karl, Charles Dullin, Lucien Weber, Léon-Paul Fargue ou encore Roger Martin du Gard.

Les Dessous d'une vie ou La Pyramide humaine

600 euros

Marseille, Les Cahiers du Sud, 1926. 1 vol. (192 x 140) de 82 pp., broché.

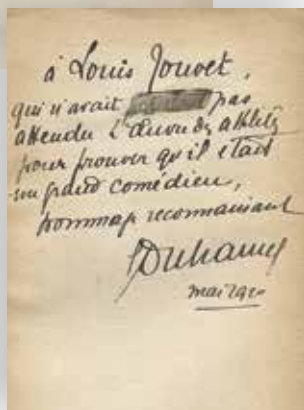
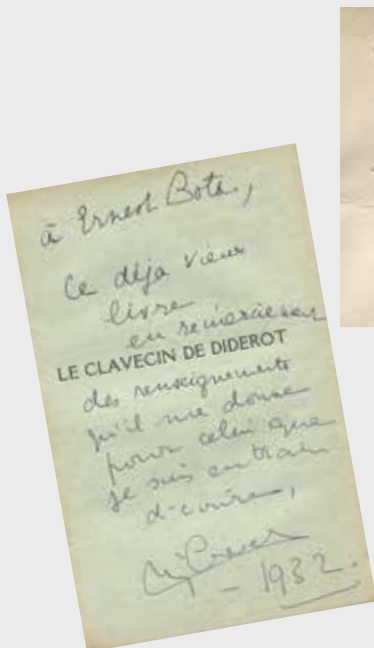
ÉDITION ORIGINALE.

Un des 490 exemplaires sur alfa.

Envoi signé : « À mon ami Jean Paulhan, Paul Eluard »

Le *Prière d'insérer* écrit par l'auteur témoigne de positions esthétiques d'un Paul Eluard qui signe là son troisième recueil de poèmes, qu'il dédie à André Breton. C'est en mars 1919, par l'intermédiaire de Jean Paulhan - que la lecture des *Poèmes pour la paix* lui a fait rencontrer -, qu'il fait la connaissance de Breton. Si Breton encensera *Les Animaux et leurs hommes*, c'est Jean Paulhan, qui en rédigera la préface : « Sans son adhésion au Mouvement Dada, M. Eluard ferait aujourd'hui figure de solitaire. Toutefois, il n'a rien perdu de son indépendance (...) Alors que presque tous ses amis, MM. Aragon, Breton, Tzara, espèrent ne pas se consacrer toujours à la poésie, il s'y trouve, lui, dans son élément (...) De telle qualité, qui ne se nuisent pas, fait de M. Paul Eluard une de nos personnalités les plus fortes de la jeune génération ». L'année suivante, *Les Nécessités de la vie et les Conséquences des rêves*, sera à nouveau préfacé par le même Paulhan, alors le plus important relais littéraire pour Eluard.

En toute évidence, pourrions-nous ajouter, tant Eluard avait part à Paulhan de son admiration pour sa lecture du recueil princeps : « J'ai enfin ces Animaux et leurs hommes qui m'ont fait inquiet. C'est pourtant la préface que j'ai relue. Oui, elle ouvre tout à fait, c'est une belle avenue. Pourquoi découvrez-vous ainsi ce que j'ai le plus de peine à construire ? Il faut se débarrasser tout à fait de cette beauté (...) aujourd'hui je me sens dada. Un faux peut-être, direz-vous. »



5805-5941 PIERRE EMMANUEL

Cantos

La Liberté guide nos pas

L'ensemble, 450 euros

Alger, *Éditions de la Revue Fontaine*, 1942. 1 vol. (210 x 160), non paginé, broché.

Paris, Seghers, 1945. 1 vol. (255 x 167) de 93 pp., broché.

ÉDITIONS ORIGINALES.

Un des 475 et 650 exemplaires numérotés, respectivement sur papier Registre et sur vélin du Marais.

Envois signés : « à Jean Cayrol, avec la très profonde affection de Pierre Emmanuel » ; « à Jean Cayrol, pour fêter son retour. Fraternellement, Pierre Emmanuel »

Pierre Emmanuel (pseudonyme de Noël Mathieu), scientifique de formation, fut l'un des élèves du philosophe Jean Wahl. Mais les rencontres successives de Pierre Jean Jouve, puis d'Henri Michaux, orientèrent de façon décisive sa vocation de poète et l'incitèrent à publier aux Éditions Seghers ses *Élégies* (1940), grâce à Jean Cayrol, suivies de *Tombeau d'Orphée* (1941) qui le fit entrer d'emblée dans le cercle des grands poètes français. Son engagement dans la Résistance lui inspira des œuvres comme *Jour de Colère*, *Cantos*, *Combats avec tes défenseurs* (tous publiés en 1942), jusqu'à *La Liberté guide nos pas* (1945).

Deux émouvants exemplaires, l'un avant et l'autre après l'arrestation de Jean Cayrol et son passage par le camp de Mathausen puis Gusen. Les *Cantos* d'Emmanuel sont publiés en janvier, et c'est en juin que Cayrol, qui surveille et rédige des rapports sur les activités allemandes dans le port de Bordeaux pour la Résistance, est arrêté, puis déporté.

Louis Aragon et Jean Paulhan tenteront, en vain, d'intervenir. Jean Cayrol assurera, dans une évocation de 1982, avoir abordé le camp « en fidèle lecteur de Kafka », armé des conseils de survie fournis dans *La colonie pénitentiaire*. En substance : préserver son apparence, sa mémoire et ses mots. À son retour, Pierre Emmanuel publie *La Liberté guide nos pas*, tout au souvenir des résistants et des rescapés. Peut-être même ce texte est-il à l'origine de la rédaction, quelques mois plus tard, des *Poèmes de la Nuit et du Brouillard* de Cayrol. Emmanuel donnera, dans la revue *Les Étoiles* (19 décembre 1945), un long article sur Jean Cayrol, « un poète, et de quelle étoffe spirituelle ! [qui a] traversé l'horreur capitale des camps et revienne, vivant, brûlant de charité, porteur d'une évidence éternelle, nous signifier que l'art le plus haut rejoint la création morale », texte repris par Cayrol pour la postface de son livre *Dans les meilleurs des mondes*, publiés en 1947. À la mort d'Emmanuel en 1984, Cayrol donnera un bel article depuis Bordeaux, dans *Sud Ouest* : « Mon très cher compagnon des jours anciens et mon ami Pierre Emmanuel vient de nous quitter si discrètement [...] Je fus son admirateur fervent. J'aimais la beauté de son langage, son écriture somptueuse, rocailleuse aussi, pareille aux gaves bondissants de son enfance, dans le Béarn, son écho sonore qui faisait renaître les grands mythes du passé de notre légende la plus ancienne et publiés au fronton des Cahiers du Sud. Sa voix penait les mots à témoin. »

Bel ensemble.

17758 MAX ERNST

Écritures

900 euros

Paris, Gallimard, coll. « Le Point du Jour », 1970. 1 vol. (260 x 210) de 448 pp., cartonnage illustré de l'éditeur.

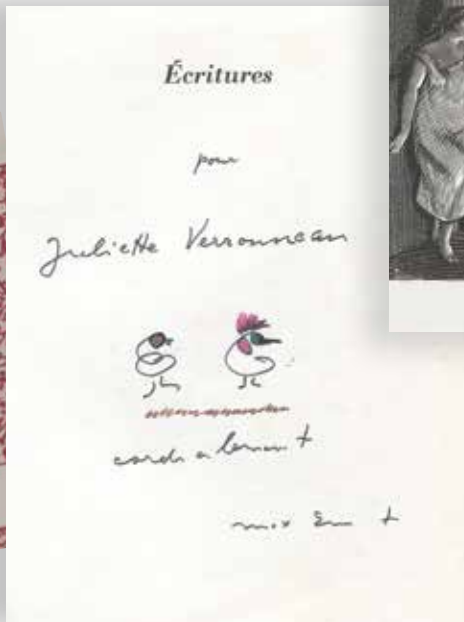
ÉDITION ORIGINALE.

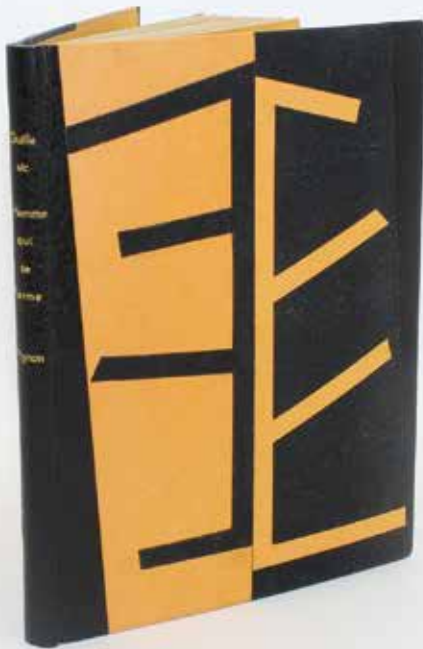
Envoi signé : « pour Juliette Verronneau, cordialement, Max Ernst », avec un dessin en couleurs : deux loplop, en couple, en noir, rehaussé au feutre rose et vert.

22 vignettes et 120 illustrations issues de l'œuvre de Max Ernst, enrichies de notes, d'une biographie, d'interviews et de déclarations : tous les textes de Max Ernst, des premiers poèmes Dada aux dernières publications, en passant par les « romans-collages ».

Pendant près de trente ans Juliette Verronneau a vécu dans l'intimité du couple formé par Max Ernst et Dorothea Tanning, de Paris à la maison varoise de Seillans, en passant par la maison en Touraine d'Huismes, où le couple a vécu de 1955 à 1963. Elle fut sa gouvernante et une proche conseillère de l'artiste.

Bel exemplaire, avec un cartonnage en parfait état, condition peu fréquente.





7167 **EUGÈNE GUILLEVIC**
L'Homme qui se ferme

1 200 euros

Paris, Réclame, 1949. 1 vol. carré (194 x 145) non paginé, demi-maroquin noir à bandes, plats ornés d'une composition abstraite réalisée à partir de papiers contrecollés, dos lisse, titre doré, tête dorée sur témoins, couv. et dos cons. (Reliure signée de P[ierre]-L[ucien] Martin, 1956).

ÉDITION ORIGINALE.

Un des 15 premiers exemplaires sur Montval (le n°1), seuls à contenir la suite des gravures refusées, la plupart signées par l'artiste. L'exemplaire est en outre enrichi d'un dessin original sur double page de Pignon, figurant un faune musicien.

Envoi signé : « à mon vieux copain Lambert/ bien amicalement / le 1^{er} février 1950 / Pignon »

Après *Exécutoire*, Guillevic prépare la parution de *Gagner*, en 1949. Mais il décide publier auparavant cet *Homme qui se ferme*, où il condamne la timidité et le repli sur soi : le poète y exulte la foi dans le travail, la foi dans l'amour et choisit Edouard Pignon pour illustrer son propos. Les poèmes seront repris dans *Gagner*, sans l'illustration de Pignon. Ce dernier appartient à l'École de Paris et s'installe dans la capitale vers 1920. Jean-Clarence Lambert, critique, historien d'art et poète, fut quant à lui le compagnon de route des peintres non figuratifs : il organisa nombre d'expositions, fut le directeur de collection de plusieurs publications dans ce domaine dont la collection du "Musée de poche" où Henri Lefebvre publia son étude sur Pignon. Lambert et Pignon figurent en outre au sommaire de la revue *Médiations* publiée aux Éditions de Minuit en 1962.

Très bel exemplaire, admirablement relié par Pierre-Lucien Martin.

Pierrot, Guillevic, ou la sérénité gagnée, pp. 105 et suiv. ; Pignon : l'œuvre gravé, catalogue d'exposition Bnf / Estampes, 1981, 16, 16 bis, 17, 21, 22 et 23.

360 SACHA GUITRY

Petite Hollande

800 euros

Comédie en trois actes. Préface par M. Octave Mirbeau

Paris, Stock, 1908. 1 vol. (125 x 190) de xii et 211 pp., maroquin rouge janséniste, dos à nerfs, titre doré, date en pied, couv. et dos cons., étui bordé (Reliure signée de Vermorel)

ÉDITION ORIGINALE.

La quatrième pièce publiée de Sacha Guitry.

Envoi signé :

« à Bernard Bloch-Levallois, j'avais 20 ans quand j'écrivis cette pièce : c'est mon excuse.
Amical souvenir, Sacha Guitry »

La pièce, en effet, fut seulement jouée onze fois - à l'Odéon, tout de même. C'est également un souvenir de Guitry acteur : le matin de la première, Guitry reçoit un pneumatique d'André Antoine, le directeur de l'Odéon : « *Desjardins [premier rôle] est malade. Sauvez la situation et jouez ce rôle ce soir. Vous connaissez votre pièce par cœur et l'on aura pour vous toutes les indulgences.* » Le voilà, sans répétition, lancé sur la scène de l'Odéon, face à laquelle Jean Richepin donna en effet le ton de l'indulgence vis-à-vis de son jeune confrère, lorsqu'il écrivit : « *il y a, on a en la saveur nette, de la blague à froid, de l'humour, du sentiment rentré, de la fantaisie, de la logique par l'absurde, une pointe de philosophie à la douce-amère, une belle audace de jeunesse riant à la barbe de tout et de tous. Et que tout cela constitue une pièce de théâtre, voila ce que je n'oserais affirmer ! Et, en tout cas, ce qu'il faut proclamer, non comme un blâme, et au contraire, en manière de louange, c'est que ce théâtre là ne ressemble à aucun...* ».

Très bel exemplaire.

Des bibliothèques Bloch-Levallois, Jacques Herbert & Jean Meyer, avec ex-libris.



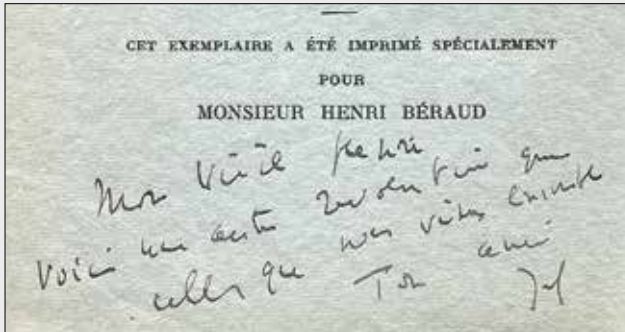
Paris, Les Éditions de France, 1935. 1 vol. (190 x 133) de 220 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE.

Un des 63 exemplaires numéroté (n° 21) sur papier bleuté.

Il est nominatif, « IMPRIMÉ SPÉCIALEMENT POUR MONSIEUR HENRI BÉRAUD »

Envoi signé : « mon vieil Henri, voici une autre révolution que celle que nous vivons ensemble.
Ton ami, Jef »



Les orientations politiques des uns et des autres, durant les années trente, mirent fin à bon nombre d'amitiés, de collaborations et de fidélités. En témoigne le parcours de Joseph Kessel et d'Henri Béraud, qui mènent depuis les années 20 une double carrière d'écrivains et de grands reporters. Béraud est l'auteur d'une œuvre littéraire autant que journalistique comparable à maints égards à celle de Kessel. Les deux

hommes ont fraternisé en 1920, lors d'un reportage en Irlande (que Kessel relatera dans *Mary de Cork*) ; Béraud a trente ans. Aucune trace d'antisémitisme dans aucun de ses écrits. À cette époque, il fait même partie des dreyfusards et c'est d'ailleurs lui qui prononce en 1923, un an après son prix Goncourt, le discours de Médan à l'occasion du 21^{ème} anniversaire de la mort de Zola. On ne trouve sous la plume de Béraud aucun terme ni expression dirigés contre les juifs avant 1934, date de la sortie de *Vienne clé du monde*.

C'est cette année-là, 1933 qu'Horace de Carbuccia l'enrôle dans *Gringoire*, là où Kessel dirige déjà la rédaction depuis quatre ans. C'est au même Carbuccia, également patron des Éditions de France et volontiers antisémite, que Kessel donne un manuscrit en 1935, celui d'*Une Balle perdue*. Ce roman-tragédie fait date dans la carrière littéraire de Kessel, car son sujet lui vint par hasard : alors qu'il sortait de l'*Affaire Stavisky*, il prit, à l'automne 1934, des vacances espagnoles. Le 5 octobre, l'insurrection catalane le surprit à Barcelone : « Sans doute mon étoile était contraire au voyage sans objet. Alors que, pour une fois, je n'allais pas vers la tragédie ou l'aventure, elles m'attendaient au rendez-vous. » Elles suscitèrent chez Kessel un mélange de malaise et pitié devant la médiocrité des socialistes et de sympathie pour les « desperados » anarchistes que restituent l'histoire d'Alejandro, allègrement rédigée au printemps suivant et publiée pendant l'été. Entretemps, Béraud aura livré quelques articles très litigieux, auxquels Kessel répondra : « Il n'y a pas de bons juifs comme moi et de mauvais juifs comme les autres, dit-il à Béraud. Il y a les Juifs. Un point c'est tout. On n'a pas le droit de porter un jugement tel que tu le fais. Ni de reléguer dans un espace réservé les mauvais, et dans un autre les gentils ». L'année suivante, à la suite d'un nouvel article, il le mettra à nouveau en garde : « je ne puis m'empêcher, quoiqu'il m'en coûte, de trouver à l'article d'Henri Béraud un ton très net d'antisémitisme ».

Kessel quittera *Gringoire* quelques semaines plus tard ; ce sera la rupture publique entre les deux amis et, pour Béraud, le début d'une longue plongée en enfer. Kessel, néanmoins, lui conservera longtemps son amitié.

Bel exemplaire de très belle provenance.



17044 **MILAN KUNDERA**
Les Testaments trahis

500 euros

Paris, Gallimard, 1993. 1 vol. (142 x 215) de 324 pp. et 5 ff., broché.

ÉDITION ORIGINALE.

Envoi signé : « Pour Jorge [Semprun], son vieil ami, Milan, Paris 93 Milan [Kundera] »

Les Testaments trahis est un recueil de neuf essais sur l'art ; la littérature et la musique, avec comme thème principal celui de l'art romanesque : l'esprit de l'humour dont il est né, ses liens avec la musique, et ce que Kundera nomme la sagesse existentielle du roman. Entre un éloge critique de Kafka et une renaissance de Stravinsky qui fait palpiter sa magnifique musique, Kundera en appelle à l'art de Rabelais, Rushdie, Stravinsky, Beethoven, Broch, Kafka, Musil, Mann, Hemingway, Faulkner ou Chamoiseau. Le recueil a reçu, en 1996, le prix de la Société des compositeurs américains pour le « meilleur livre écrit sur la musique »



17134 **MAURICE MERLEAU-PONTY**
Sens et non-sens

500 euros

Paris, Les Editions Nagel 1948. 1 vol. (190 x 121) de 384 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE ET PREMIER TIRAGE, avec la mention « **1ère édition** » imprimée. Exemplaire imprimé du service de presse.

Envoi signé : « à Marguerite [Duras], avec toute mon amitié, Maurice Merleau-Ponty »

En 1943, Marguerite Duras publie *Les Impudents*, son premier roman. Elle est alors mariée avec Robert Antelme, dont elle divorcera en 1946, au moment où se fonde le « groupe de la rue Saint-Benoît », constitué autour de Duras, Antelme et Dionys Mascolo : Queneau, Leiris, Bataille, Morin, Semprun, Blanchot et Merleau-Ponty le fréquentent.

Le philosophe travaille alors à *Sens et Non-sens*, depuis son doctorat reçu en 1945 et ces deux premiers ouvrages (*La Structure du comportement*, en 1942, et la *Phénoménologie de la Perception*, en 1945). Il aura en même temps fondé avec Sartre et Simone de Beauvoir *Les Temps Modernes* (qu'il quittera en 1951, l'année de publication du *Barrage contre le Pacifique* qui sera le premier grand succès de Duras).

Paris, Le Seuil, Album Petite Planète, 1959. 1 vol. (283 x 225) de 189 pp., cartonnage noir éditeur, dos carré, titre doré, jaquette illustrée en couleurs.

ÉDITION ORIGINALE.

Envoi signé : « à Pierre Barbin, pour prouver que tous les chemins mènent à Rome. En toute sympathie, William Klein »

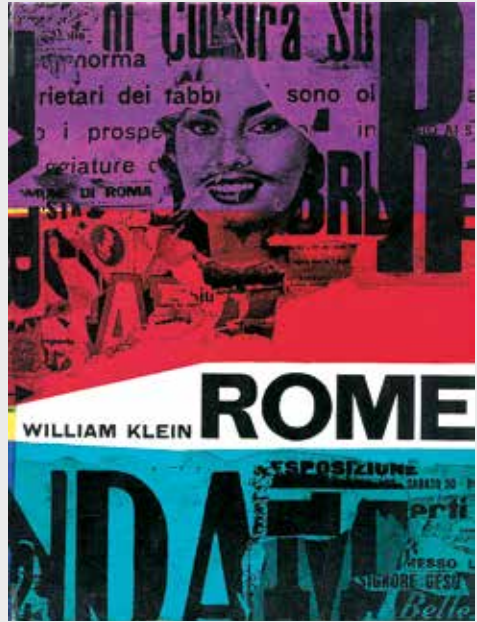
« Rome est un film, et Klein l'a réalisé : c'est le plus beau Rome qui soit et Klein le meilleur photographe existant. Il connaît Rome comme un livre et c'est celui-ci... » (Federico Fellini).

Lorsque William Klein déboule à New York en 1954, après huit années passées à Paris, la photographie humaniste, pètrie de bons sentiments, tient le haut de l'affiche, de part et d'autre de l'Atlantique. Mais la frénésie qu'il découvre à Manhattan, l'agressivité visuelle de cette société de consommation ne ressemblent en rien aux clichés d'un monde fraternel et idéal que vendent ses confrères.

C'est après avoir vu son livre de photographies *New York* (prix Nadar 1956) que Federico Fellini lui a demandé d'être son assistant réalisateur sur "Les Noces de Cabiria". Klein, armé de son appareil, explore les moindres recoins de la cité : « l'un de mes guides était rédacteur en chef de l'équivalent italien des Temps modernes (le journal de Sartre), que dirigeait l'écrivain Alberto Moravia ; sa grande préoccupation était de travailler sur les apparitions de la Vierge ! Moravia, lui, était maso. Il adorait s'emmerder. Alors il m'emmenait à 30 kilomètres de Rome, dans des restaurants bruyants où les gens venaient pour écouter les matchs de foot. A Rome, j'ai aussi rencontré Pasolini. C'était un homme sarcastique. Très rigolo aussi, contrairement à ce qu'on pourrait penser. C'est lui qui a rédigé les textes du livre. »

Pierre Barbin est, au moment de la parution de *Roma*, un élément essentiel du cinéma français. Fondateur et délégué général de l'Association française pour la diffusion du cinéma, il dirige de nombreux festivals, avant de se voir proposer le poste de directeur de la Cinémathèque française. Il y remplaça Henri Langlois, lançant la fameuse « affaire » éponyme. Il dirigera ensuite pendant près de dix ans la Mission du Patrimoine Photographique au Ministère de la Culture (entre 1975 et 1986) où il organise et administre les donations à l'État des œuvres de grands photographes : Jacques Henri Lartigue, André Kertész, Amélie Galup, Studio Harcourt, Willy Ronnis.

Bel exemplaire sous sa fragile jaquette en couleurs.



10488 MAN RAY

Objets de mon affection

1 000 euros

Paris, Zerbib, 1968. 1 vol. (215 x 140) de 40 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE.

Envoi signé : « à Stephy et à Emile Langui - mes hommages Man Ray Paris 1968 »

Né à Bruxelles en 1903, Émile Langui découvrit la littérature française dans la bibliothèque d'un directeur de dancing où son père travaillait comme physionomiste. Cocasse, peut-être, mais le directeur en question est à l'origine du parcours exceptionnel du jeune bruxellois qui fréquenta grâce à lui les milieux anarchistes belges et les mouvements artistiques d'avant-garde. Ardent défenseur de l'expressionnisme et du surréalisme, Langui occupera dans le gouvernement belge plusieurs postes en rapport direct avec les arts et la culture, soutenant l'art moderne, organisant nombre d'expositions dont, en 1958, *50 ans d'Art moderne*, exposition de qui n'a cessé de faire référence jusqu'à aujourd'hui.



10849 HENRY MICHAUX

Les Rêves et la Jambe

900 euros

Essai philosophique et littéraire

Anvers, Ça Ira, 1923. 1 vol. (161 x 122) de 32 pp., broché, étui-chemise demi-marquin rouge, titre doré en long (Alain Devauchelle).

ÉDITION ORIGINALE. Tirage unique à des 400 exemplaires numérotés sur vélin.

Envoi signé : « à Géo Charles, cordial souvenir Henri Michaux, 69 rue Defacqz, Bruxelles »

C'est le premier livre publié par Henri Michaux. Il le répudiera ensuite comme la plupart des textes écrits avant 1928. Un contrat est signé en date du 10 avril 1923 pour une souscription mais Michaux, d'après une lettre à Robert Guiette, Michaux déclara n'en avoir reçu que quinze exemplaires personnellement. Ces rares exemplaires sont les seuls sur lesquels ils auraient pu inscrire une dédicace, et qui sont effectivement de vraies raretés. Nous avons pu en dénombrer six à l'heure actuelle, offerts à Franz Hellens, Camille Goemans, Jacques-Olivier Fourcade, Henri Parisot, Robert Guiette et Jean Paulhan, les envois étant tardifs pour ces quatre derniers. De ces six connus, seuls le nôtre est avec certitude strictement contemporain, le seul mentionnant l'adresse de Bruxelles. Il est offert à Charles Guyot, dit Géo-Charles, un poète et écrivain français passionné de sports, animateur de la revue Montparnasse. Michaux avait donné dans le n°2 du *Disque vert* une critique de son premier livre, *Sports* (éd. Montparnasse, 1923), quelques semaines à peine après reçu ses premiers exemplaires des Rêves et la jambe : « J'aime les choses de métier, surtout quand les gens du métier en parlent. (...) Sports, voilà le livre d'un homme du métier, du métier reconnu le plus moderne, athlète, poète boxeur ».

Bel exemplaire.

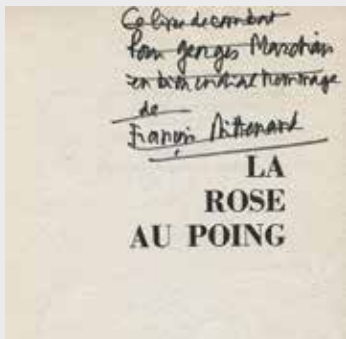
16597 FRANÇOIS MITTERRAND

La Rose au poing

2 000 euros

Paris, Flammarion, 1973, 1968. 1 vol (115 x 185) 224 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE
(pas de grands papiers).



Étonnant exemplaire, avec cet envoi autographe signé, puis biffé :

« Ce livre de combat.
Pour George Marchais,
en bien cordial hommage de
François Mitterrand »

À l'occasion du lancement du programme du Parti socialiste « *Changer la vie* », en mars 1972, « *le poing et la rose* » est présent partout, sur les affiches, les tracts, en banderoles derrière les tribunes dans les meetings. La campagne du référendum sur l'Europe fournit l'occasion de toucher un public encore plus large. Si le logo n'a pas subi de modification graphique, son nom mettra quelque temps à se déterminer. En deux ans, il balance entre « *le poing à la rose* » et « *la rose au poing* » avant de se fixer définitivement sur « *le poing et la rose* ». Ce n'est pas un hasard si Mitterrand utilise lui la seconde version, jugée trop agressive par les instances du parti : si l'expression « *la rose au poing* », correspond au signifiant du logo, elle suggère surtout une action et l'affirmation d'une revendication. Sans doute trop pour autant, mais parfaite pour un candidat en devenir.

L'exemplaire a-t-il été, in fine, bien offert à Georges Marchais ? le repentir de l'envoi laisserait présager que non, à un moment où Mitterrand, dans le texte, annonce qu'une « *société collectiviste a pour but de forger l'instrument de la liberté personnelle ou bien il y a maldonne* ». Il n'empêche : « [...] *c'est une blague. Il a fallu batailler ferme en 1972 pour que le P.S. puisse inscrire ce vocable dans le programme commun [...] Autogestion ! Georges Marchais nous regardait, nous et notre autogestion, d'un œil d'exorciseur devant le possédé. Vade retro, Satanas. D'ailleurs, Marchais croit au démon. Alors maintenant, moi, quand je lis les affiches communistes avec autogestion, promis, juré, en lettres majuscules, je pense à ce griot qui s'habillait en chèvre pour mener son troupeau* ». *Le communisme, faible dans les pays dominés par le protestantisme, et puissant dans les pays latins d'imprégnation catholique [...] Comment ne pas croire à la permanence de la tradition dogmatique face au libre examen ?* »

Voilà qui aurait sans doute donné à réfléchir au nouveau secrétaire général du Parti Communiste (Marchais avait remplacé Waldeck Rochet en décembre 1972), qui sera l'un des éléments essentiels de l'Union de la gauche en 1974, pour l'élection présidentielle.

[on joint] :

Ma Part de vérité

200 euros

Paris, Fayard, 1969. 1 vol (115 x 185) 206 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE
(pas de grands papiers). Exemplaire signé par Mitterrand, daté de 1973.

Bel ensemble.

9580 **BENJAMIN PÉRET**
De derrière les fagots

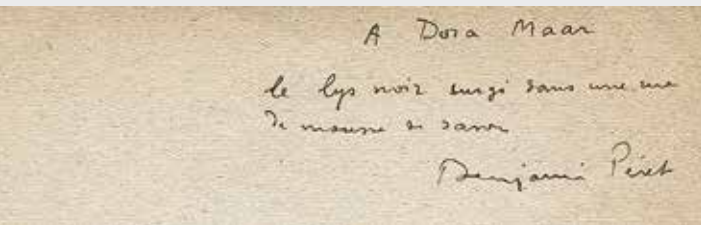
1 000 euros

Paris, Éditions Surréalistes, 1936. 1 vol. (143 x 193) de 136 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE.

Un des 500 exemplaires numérotés sur vélin

Envoi signé : « à Dora Maar, le lys noir surgit dans une rue de mousse de savon, Benjamin Péret »



Adolescent rebelle, contraint par sa mère de s'engager dans l'armée, Benjamin Péret devait faire carrière ailleurs : il rejoint dès 1920 un tout autre régiment, celui du mouvement Dada, tenant le rôle du soldat inconnu au procès Barrès, marchant au pas de loie et provoquant la fureur de la salle. C'est à lui et à Pierre Naville que sera confiée la

direction des deux premiers numéros de la *Révolution surréaliste* : Peret entre ainsi en scène de la manière la plus incisive, comme une « *fourchette coupante* » qui sera de tous les combats, et toutes les aventures éditoriales du groupe. Les années 1934-1936 sont celles de la collaboration avec les peintres du mouvement : Max Ernst pour illustrer *Je sublime*, Yves Tanguy pour *Trois cerises et une sardine* et enfin Picasso pour *De Derrière les fagots* et les 24 premiers exemplaires sur japon nacré, enrichi d'une eau-forte du maître, *La Mort de Marat*.

Fin 1935, elle avait été engagée comme photographe de plateau pour le film de Jean Renoir, *Le Crime de Monsieur Lange*. C'est à cette occasion que Paul Éluard lui présente Pablo Picasso, avec qui elle aura une liaison pendant plus de neuf années, clôturant une des périodes les plus riches de l'artiste. Elle sera le principal modèle du peintre, qui la représente le plus souvent en larmes, elle-même réalise plusieurs auto-portraits intitulés *La Femme qui pleure*.

Précieux exemplaire offert à Dora Maar, l'égérie du peintre, avec une dédicace tout en légèreté
Il s'agit d'un des tous premiers envois à lui être destiné par l'un des membres du groupe surréaliste.

10109 **FRANCIS PICABIA**
Pensées sans langage

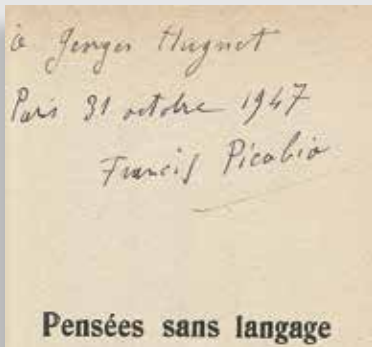
900 euros

Paris, Eugène Figuière, 1919. 1 vol. (185 x 120) de 124 pp., demi-box grenat à coins, dos lisse, tête dorée, non rogné, couv. et dos cons. (reliure signée de Saulpier).

Édition originale et premier tirage, avec la mention « 1^{ère} édition » imprimée.

Envoi signé : « à Georges Hugnet, Paris, le 31 octobre 1947. Francis Picabia »

Membre du groupe surréaliste à partir de 1932, il publie plusieurs recueils poétiques majeurs, dont *Ceillades ciselées en branches*, illustré par Hans Bellmer et *La septième face du dé*, avec ses propres collages.



Pensées sans langage est la première publication d'un texte de Picabia en France. Il avait auparavant publié à Barcelone, où il avait fondé la revue 391, puis à Lausanne, *Poèmes et dessins de la Fille née sans mère* et les *Râteliers platoniques*, en 1918).

Il prépare, après sa rencontre avec André Breton, la grande saison dadaïste de 1920 : publication d'écrits d'avant-garde dans *Littérature*, *Dada* et 391, exposition au Salon d'Automne de *L'enfant carburateur* et de *Parade amoureuse* et surtout ces *Pensées sans langage*, poèmes à la prose absconse, préfacés par « Udnie » de la manière la plus obscure qui soit (Picabia lui-même, qui reprend le titre d'une toile réalisée en 1913).

Le recueil est dédié à « *Gabrièle Buffet, Ribemont Dessaigne, Marcel Duchamp, Tristan Tzara [...]* en raison de notre sympa-

thie élective ». La révolution dadaïste en marche.

Bel exemplaire, bien relié par Saulnier à la demande de Georges Hugnet, sans doute après la dédicace de Picabia, effectuée en 1947. L'atelier de Saulnier sera repris en 1955 par Alain Lobstein.

7652 JACQUES PRÉVERT Lumières d'homme

1 000 euros

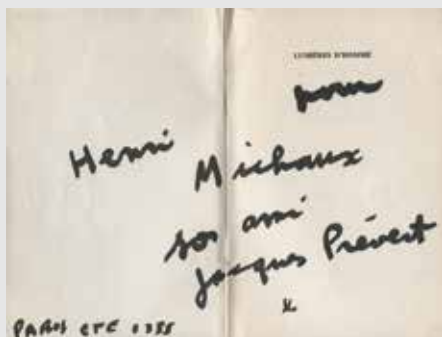
Paris, GLM, 1955. 1 vol. (215 x 142) de 48 pp., broché.

ÉDITION ORIGINALE.

Envoi signé : « Pour Henri Michaux son ami Jacques Prévert. Paris été 1955 »

En mai 1955, Guy Lévis Mano publie une plaquette de poèmes inédits, écrits en 1936 au cours d'un voyage en Espagne. Tendresse et sensualité les caractérisent. C'est que Prévert file un amour tout neuf avec une jeune et fraîche actrice, rencontrée à Saint-Germain-des-Près, Jacqueline Laurent (la future vedette du *Jour se lève*). Ce nouveau bonheur marque une pause dans les déboires du poète, très touché par sa rupture avec Simone - elle lui inspirera *Les Feuilles mortes*.

L'envoi à Michaux permet de rappeler à quel point les deux hommes se sont aimés et admirés. Leur rencontre date de 1938. Comme le rappelle Madeleine Chapsal, lorsque Prévert confie à Michaux qu'il n'écrit plus celui-ci lui répond : « *Il faut écrire. Vous allez le faire et vous me direz ce que vous faites.* » Et Prévert de commenter, en 1963 : « *Il a insisté pour son plaisir personnel, ça lui faisait plaisir que j'écrive.* » (entretien avec M. Chapsal, *L'Express* du 14 mars 1963).



Belle rencontre des deux hommes sur un texte rare de Prévert

15310 **BORIS VIAN**
L'Arrache cœur

2 000 euros

Paris, Vrille, 1953. 1 vol. (110 x 185) de 136 pp., broché, emboitage toile rouge avec premier plat en plexiglas.

ÉDITION ORIGINALE. Exemplaire imprimé du service de presse, avec mention S.P.

Envoi signé : « pour Lucien et Denise, affectueusement, Boris Vian »

Les dédicataires sont Denise et Lucien Coutaud : ce dernier, diplômé des Arts Décoratifs de Paris, fréquenta dès 1920 les galeries parisiennes. Proche d'André Fraigneau, Jacques Prévert ou Rose Adler, il illustre plusieurs titres parus chez Guy-Levis Mano et les revues surréalistes et fréquente après-guerre le groupe de Saint-Germain-des-Prés : Hugnet, Sartre, Picasso, Paulhan, Labisse et Vian, que Lucien Coutaud rencontre en 1947.

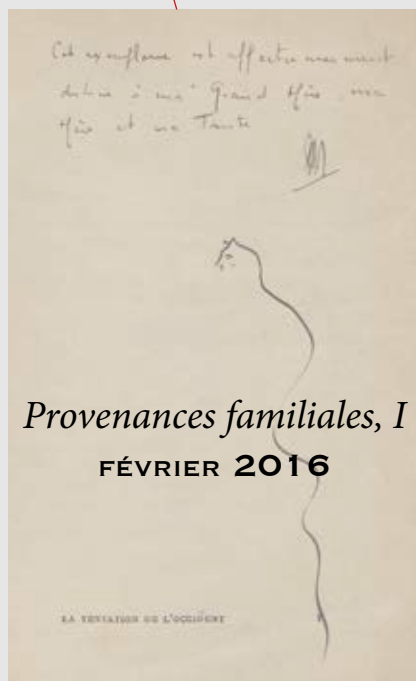
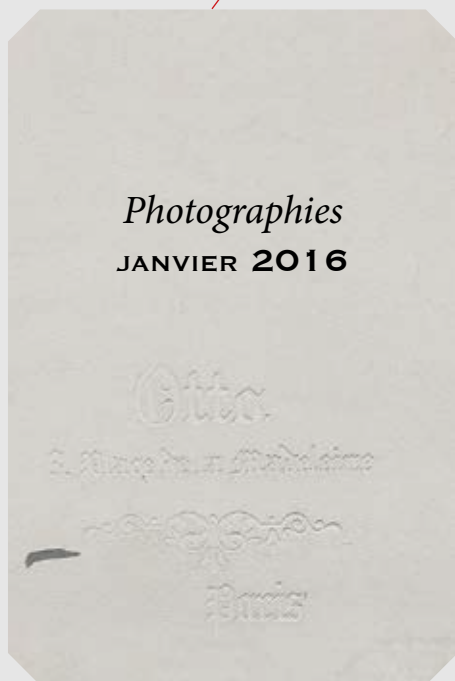
Une relation privilégiée s'établit et Vian rédige pour le supplément Maeght de *Derrière le Miroir* de novembre 1948 un long texte de présentation pour l'artiste : « *Coutaud, homme du Sud, se fabrique son monde et se moque de l'autre* ». L'année suivante, lorsque paraissent les *Cantilènes en gélée*, Vian lui dédicace l'un des poèmes du recueil, l'étonnant *Les Îles* (« *Il ne faut pas aller dans les îles de la mer Noire / Il vaut mieux acheter du jambon* »).

La première version de *L'Arrache-cœur* était, à cette époque, déjà bien arrêtée : c'est au début de 1947 que Vian rédige un premier canevas, porte d'entrée d'un triptyque qui ne verra jamais le jour.

Le manuscrit définitif sera présenté à Gallimard qui le refuse - comme il avait refusé *L'Herbe rouge* et *L'Automne à Pékin* ; le roman sera finalement publié le 15 janvier 1953, par les éditions Vrille, avec une préface de Raymond Queneau. Le roman, une fois encore, ne rencontre pas le succès escompté et Vian, en proie à d'importantes difficultés financières, se concentrera dès lors à la musique. Passé *L'Arrache-cœur*, il ne publiera plus qu'un seul ouvrage : *En avant la zizique*.



PROCHAINES PARUTIONS



GAZETOPHILE

PRESSE ILLUSTRÉE - XVIII^E, XIX^E, BELLE ÉPOQUE & ANNÉES FOLLES

www.gazetophile.com



Abondamment illustrée, la presse des XVIII^e et XIX^e siècles jusqu'à celle de la Belle Époque ou des Années Folles, est le petit rapporteur de l'ambiance des modes, des villes, des tendances, et de l'actualité.

Souvent partielle, parfois satirique, elle traite les sujets avec dérision ou humour.

Le magazine Gazetophile a pour ambition de sortir de l'oubli les découvertes, les exploits, les frasques, la mode ou tout simplement les petits et grands événements d'un temps immémorial. Les gravures, exclusivement reprises des illustrés d'origine, viendront généreusement agrémenter le magazine ; des dossiers thématiques, parfois sur plusieurs numéros, compléteront ces revues de presse 'à l'ancienne'.



Abonnement sur www.gazetophile.com



allora assombrava

corda a lemn. +